



Conrad

Œuvres

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE SYLVÈRE MONOD

AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION

DE JEAN DEURBERGUE, PIERRE ET YANE LEFRANC,

PHILIPPE JAUDEL, PAUL LE MOAL,

CLAUDE NOËL THOMAS ET JEAN-PIERRE VERNIER

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

CONRAD

Œuvres

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE SYLVÈRE MONOD

AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION DE
JEAN DEURBERGUE, PIERRE ET YANE LEFRANC,
PHILIPPE JAUEL, PAUL LE MOAL,
CLAUDE NOEL THOMAS ET JEAN-PIERRE VERNIER

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 1985,
pour l'ensemble de l'appareil critique.*

JEUNESSE

Récit

et deux autres histoires

À mon épouse¹.

« [...] mais le nain répondit : “Non, quelque chose d’humain m’est plus cher que les richesses du monde.” »

Contes de GRIMM².

Jeunesse

*Traduction de G. Jean-Aubry
révisée par Claude Noël Thomas.*

© Éditions Gallimard, 1925.

© Éditions Gallimard, 1985
pour la traduction révisée.

Au cœur des ténèbres

Traduction de Jean Deurbergue

© Éditions Gallimard, 1985.

Au bout du rouleau

*Traduction de Gabrielle d'Harcourt
révisée par Jean-Pierre Vernier.*

© Éditions Gallimard, 1931.

© Éditions Gallimard, 1985
pour la traduction révisée.

NOTE DE L'AUTEUR

Les trois histoires qui constituent ce volume ne prétendent nullement à une unité de finalité artistique. Le seul lien qui les unisse est celui de l'époque où elles furent écrites. Elles appartiennent à la période qui suivit immédiatement la publication du *Nègre du « Narcisse »*, et qui précéda la première conception de *Nostromo*, deux livres qui, me semble-t-il, tiennent une place solitaire et bien à part dans le corpus de mon œuvre. C'est aussi l'époque où je collaborai à *Maga*¹, époque dominée par *Lord Jim* et associée dans mon souvenir et ma gratitude aux encouragements et à l'aide bienveillante de feu M. William Blackwood.

« Jeunesse » ne fut pas ma première contribution à *Maga*. Ce fut la seconde. Mais cette histoire marque la première apparition dans le monde de Marlow, cet homme, avec qui mon intimité ne fit que croître au cours des années. Les origines de ce gentleman (personne, autant que je sache, n'a jamais donné à entendre qu'il fût rien de moins que cela), ses origines ont fait l'objet de certaines spéculations littéraires d'un genre, je suis heureux de le dire, fort amical.

On pourrait penser que je suis la personne toute désignée pour éclaircir la question, mais en vérité, je trouve que ce n'est pas tellement facile. Il est agréable de se rappeler que personne ne l'a accusé d'intentions frauduleuses, ni ne l'a considéré avec mépris comme un charlatan, mais, cela mis à part, il a été l'objet de toutes

sortes de suppositions : on a vu en lui un écran habile, un simple procédé, un « masque », un esprit familier, un « démon » chuchotant. J'ai moi-même été soupçonné d'avoir prémédité sa capture.

Il n'en est rien. Je n'ai fait aucun plan. Notre homme Marlow et moi-même, nous nous sommes rencontrés fortuitement comme ces relations de ville d'eaux qui parfois s'épanouissent en amitiés. C'est le cas ici. Malgré ses opinions tranchées, Marlow n'est pas un importun. Il hante mes heures de solitude, lorsque, en silence, nous nous concertons, en toute quiétude et sérénité, mais quand nous nous séparons à la fin d'un conte, je ne suis jamais sûr que ce ne soit pas définitivement. Cependant, je ne crois pas que l'un des deux aimerait vraiment survivre à l'autre. En ce qui le concerne, en tout cas, son activité disparaîtrait et il en souffrirait, car je le soupçonne de quelque vanité. Je ne veux pas dire vanité au sens de Salomon. De toutes mes créations, il est bien la seule qui ne m'ait jamais tourmenté l'esprit. Homme des plus avisés et des plus compréhensifs...

Même avant de paraître en librairie, « Jeunesse » fut très bien accueillie. Il m'incombe d'avouer enfin ici, et ce lieu en vaut un autre, que j'ai été toute ma vie — toutes mes deux vies — l'enfant adoptif et gâté de la Grande-Bretagne, et même de l'Empire, car c'est l'Australie qui me donna mon premier commandement. Si je me livre à une telle déclaration, ce n'est pas à cause d'un penchant secret à la mégalomanie, mais, au contraire, comme un homme qui ne se fait aucune illusion particulière sur lui-même. J'obéis en cela aux instincts de vanité et d'humilité qui sont le propre de l'humanité tout entière. Car on ne saurait nier que les hommes s'enorgueillissent moins de leurs propres mérites que de leur chance prodigieuse, de leur fortune merveilleuse : de ce qui, au cours de leur vie, leur vaut d'élever des actions de grâces et des sacrifices sur les autels des divinités impénétrables.

« Au cœur des ténèbres » aussi suscita un certain intérêt dès le début, et de ses sources on peut dire au moins ceci : il est bien connu que les curieux vont fureter dans toutes sortes d'endroits (où ils n'ont rien à faire) pour en ressortir avec toute sorte de butin. Cette histoire et une autre qui ne se trouve pas dans ce volume¹ constituent

tout le butin que j'ai rapporté du centre de l'Afrique, où, vraiment, je n'avais rien à faire. Plus ambitieux dans ses visées, plus long dans son développement, « *Au cœur des ténèbres* » est exactement aussi authentique dans ses fondements que « *Jeunesse* ». Il est écrit, de toute évidence, sur un ton totalement différent. Je me garderai de préciser ce ton, mais n'importe qui peut voir que c'est tout sauf le ton du regret et du désenchantement, ou même du souvenir attendri.

On peut ajouter une autre remarque. « *Jeunesse* » est un tour de force de la mémoire. C'est de l'expérience enregistrée, mais cette expérience, dans ses faits, dans son intériorité, et dans sa coloration externe, commence et finit en moi-même. « *Au cœur des ténèbres* » est de l'expérience aussi, mais c'est de l'expérience poussée un petit peu (juste un petit peu) au-delà des faits réels de l'affaire, dans l'intention parfaitement légitime, je crois, de la rendre sensible à l'esprit et au cœur des lecteurs. Il ne s'agissait plus là d'une sincérité de coloris. C'était comme un art entièrement différent. Il fallait donner à ce thème sinistre une sombre résonance, une tonalité spécifique, une vibration continue qui, je l'espérais, flotterait dans l'air et se prolongerait dans l'oreille après l'accord final.

Après en avoir autant dit, il reste le dernier conte, dont je n'ai pas encore touché mot. « *Au bout du rouleau* » est une histoire de la vie maritime d'un genre plutôt particulier, et ce que je puis en dire de plus intime est que, l'ayant vécue pleinement, cette vie, parmi ses hommes, ses pensées, ses sensations, il m'a paru possible, sans la moindre appréhension, en toute sincérité de cœur et la conscience en paix, de concevoir la personnalité du capitaine Whalley et de relater les circonstances de sa fin. Cette déclaration acquiert une certaine force du fait que les pages de cette histoire — qui constituent une bonne moitié du livre — sont aussi le produit de l'expérience. Cette expérience appartient (comme celle de « *Jeunesse* ») à une époque antérieure à toute idée de prendre la plume. Quant à sa « réalité », c'est aux lecteurs d'en décider. Il fallait glaner ses faits ici et là. Plus d'habileté leur aurait conféré une authenticité plus grande, rendant la composition tout entière plus intéressante. Mais nous approchons ici de la région voilée des

valeurs artistiques dans laquelle il serait indécent, voire dangereux, que je pénètre. J'ai revu les épreuves, j'ai corrigé une ou deux fautes d'impression, j'ai changé un ou deux mots — et c'est tout. Il est peu probable que je relise jamais « Au bout du rouleau ». Point n'est besoin d'en dire davantage. Il s'accorde mieux avec mes sentiments de prendre congé du capitaine Whalley avec affection et en silence.

1917.

J. C.

JEUNESSE

Récit

Ceci n'eût pu se produire nulle part ailleurs qu'en Angleterre, où les hommes et la mer s'interpénètrent, pour ainsi dire — où la mer s'infiltré dans la vie de la plupart des hommes, et où les hommes ont une connaissance superficielle ou profonde de la mer, comme moyen de plaisance, de voyage ou de subsistance.

Nous étions assis autour d'une table d'acajou où se reflétaient la bouteille, les verres à bordeaux, et, comme nous étions accoudés à cette table, nos visages. Il y avait un administrateur de sociétés, un comptable, un juriste, Marlow et moi-même. L'administrateur avait connu le bateau-école *Conway*¹ dans sa jeunesse, le comptable avait servi quatre ans en mer, le juriste — tory² bon teint, partisan de la Haute Église³, le plus chic type du monde, âme chevaleresque — avait été second dans la Compagnie péninsulaire et orientale⁴ au bon vieux temps où les paquebots-poste étaient grées en carré⁵ sur au moins deux mâts, et traversaient la mer de Chine devant une mousson favorable, bonnettes⁶ basses et hautes établies. Nous avions tous débuté dans la marine marchande. Il y avait entre nous cinq le lien puissant de la mer et aussi la solidarité du métier, que ne peut conférer nulle passion, si grande soit-elle, du yachting, des croisières, etc., car, d'un côté, ce n'est que plaisirs de la vie, et, de l'autre, c'est la vie elle-même.

Marlow⁷ (du moins c'est ainsi, je crois, qu'il orthogra-

phiait son nom) relatait l'histoire, ou plutôt la chronique, d'une traversée :

« Oui, je connais un peu les mers d'Orient, mais ce que je me rappelle le mieux, c'est la première traversée que j'y ai faite. Vous autres, vous savez qu'il y a de ces traversées qui semblent être choisies pour servir d'illustration à la vie et qui pourraient bien faire office de symbole de l'existence. On lutte, on travaille, on sue sang et eau, on se tue presque à la tâche, parfois on se tue bel et bien, en essayant d'accomplir quelque chose — et on échoue. Et on n'en est pas responsable. C'est simplement qu'on ne peut rien faire, rien de grand ni rien de petit — rien du tout — pas même épouser une vieille fille, ni même mener à bon port une malheureuse cargaison de six cents tonnes de charbon.

« Ce fut une affaire absolument mémorable. C'était ma première traversée vers l'Orient, et ma première traversée comme lieutenant. C'était aussi le premier commandement de mon capitaine. Vous avouerez qu'il était temps. Il avait la soixantaine bien sonnée. C'était un petit bonhomme au dos large, un peu voûté, aux épaules tombantes, avec une jambe plus arquée que l'autre. Il avait cet aspect étrangement déjeté que l'on remarque si souvent chez ceux qui travaillent aux champs. Il avait une figure en casse-noisettes — le menton et le nez tentant de se rejoindre par-dessus une bouche enfoncée — encadrée d'un duvet poivre et sel qui ressemblait à une jugulaire d'ouate saupoudrée de poussier de charbon. Il avait des yeux bleus, qui, dans son visage âgé, évoquaient d'étrange façon des yeux d'enfant, avec cet air candide que conservent jusqu'à la fin de leurs jours certains hommes tout à fait ordinaires, grâce à un don secret et rare de simplicité de cœur et de droiture d'âme. Ce qui l'incita à accepter mes services tient du miracle. Je venais d'un clipper australien d'élite à bord duquel j'avais été second lieutenant et il semblait avoir des préjugés contre les clipper d'élite parce que aristocratiques et trop racés. Il me dit : "Sur ce bateau, il faudra que vous travailliez, vous savez." Je lui répondis qu'il m'avait fallu travailler sur tous les bateaux où j'avais été engagé. "Ah, mais c'est différent. Et puis, vous, les messieurs qui venez d'ces gros bateaux..., mais baste ! J' imagine que vous ferez l'affaire. Présentez-vous demain."

« Je me présentai “demain”. C’était il y a vingt-deux ans et j’avais juste vingt ans. Comme le temps passe ! Ce fut un des jours les plus heureux de ma vie. Imaginez donc ! Lieutenant pour la première fois — officier vraiment responsable ! Je n’aurais pas renoncé à mon nouveau poste pour tout l’or du monde. Le second m’examina de la tête aux pieds. C’était un vieux bonhomme lui aussi, mais d’une autre trempe. Il avait un nez aquilin, une longue barbe neigeuse et il se nommait Mahon¹, mais il tenait à ce que l’on prononçât “Mann”. Il était de bonne famille, pourtant la chance ne lui souriait guère et il n’avait jamais réussi.

« Quant au capitaine, il avait servi pendant des années sur des caboteurs, puis en Méditerranée, et, pour finir, sur les lignes antillaises. Il n’avait jamais doublé les Caps². C’est tout juste s’il savait écrire en formant à peine ses lettres ; d’ailleurs il n’aimait pas du tout écrire. C’étaient tous deux, bien sûr, des hommes de mer accomplis et entre ces deux vieux bonshommes j’avais l’impression d’être un petit garçon entre ses deux grands-pères.

« Le bateau aussi était vieux. Il avait pour nom *Judée*. Drôle de nom, n’est-ce pas ? Il appartenait à un certain Wilmer, Wilcox³ — un nom de ce genre ; mais il y a vingt ans ou plus qu’il a fait faillite et qu’il est mort, et son nom, on s’en fiche. Le bateau était désarmé dans le bassin de Shadwell⁴ depuis je ne sais combien de temps. Je vous laisse imaginer son état. C’était un bloc de rouille couvert de poussière et de crasse — suie dans la mâture, saleté sur le pont. Pour moi, c’était comme si j’avais quitté un palais pour entrer dans une chaumière délabrée. Il jaugeait environ quatre cents tonneaux, était équipé d’un guindeau⁵ rudimentaire, et avait des loquets de bois aux portes, sans le moindre bout de laiton à bord, il avait un arrière large et carré. On y voyait, sous son nom écrit en grosses lettres, tout un tas de fioritures qui avaient perdu leur dorure et une sorte d’écusson surmontant la devise “Vaincre ou périr”. Je me souviens que cela me plut énormément. Il y avait une note romanesque dans tout cela, quelque chose qui me fit aimer ce vieux rafiot — quelque chose qui séduisit ma jeunesse !

« Nous quittâmes Londres sur le *est* — sur le *est* de sable — pour charger une cargaison de charbon dans un port

du Nord, à destination de Bangkok. Bangkok¹ ! J'en étais bouleversé. Je naviguais depuis six ans et je n'avais vu que Melbourne et Sydney, de très jolis coins, des coins charmants à leur manière — mais Bangkok !

« Nous manœuvrâmes à la voile pour sortir de la Tamise, avec un pilote de la mer du Nord à bord. Il s'appelait Jermyn et il traînassait toute la journée autour de la cuisine, faisant sécher son mouchoir devant le fourneau. Apparemment il ne dormait jamais. C'était un homme geignard, avec une larme qui lui perlait perpétuellement au bout du nez, qui avait eu des ennuis, ou en avait, ou alors s'attendait à en avoir — il ne pouvait être heureux que si quelque chose allait mal. Il se défiait de ma jeunesse, de mon bon sens et de mes capacités de marin, et mettait un point d'honneur à le montrer de cent petites manières. Je suppose qu'il avait raison. Il me semble que je savais peu de choses alors, et je n'en sais guère plus maintenant ; mais je voue à ce Jermyn une haine encore tenace à ce jour.

« Il nous fallut louvoyer une semaine avant d'atteindre la rade de Yarmouth², et c'est alors qu'on prit une de ces tempêtes — la fameuse tempête d'octobre d'il y a vingt-deux ans : vents, éclairs, neige fondue, neige, avec une mer terrible. Le navire était léger³ et nous filions à grande vitesse, et vous imaginerez facilement à quel point les choses allaient mal lorsque je vous aurai dit que nous avions nos pavois⁴ défoncés et un pont inondé. La deuxième nuit, notre lest ripa jusqu'à la joue sous le vent, tandis que nous avions été dépalés⁵ quelque part sur le Dogger Bank⁶. Il n'y avait plus qu'à descendre armés de pelles pour essayer de redresser le bateau, et nous voilà dans cette cale immense, sombre comme une caverne. La flamme des chandelles fichées sur les baux⁷ vacillait, la tempête faisait rage au-dessus, le bateau tanguait follement sur le flanc, et nous étions tous là, Jermyn, le capitaine, tout le monde, ayant bien du mal à tenir sur nos jambes, occupés à cette besogne de fossoyeur, essayant de lancer des pelletées de sable mouillé de bas en haut vers le bord au vent. Chaque fois que le navire tombait dans un trou, on apercevait confusément, à la lueur des chandelles, des hommes qui s'écroulaient en décrivant de grands moulinets avec leurs pelles. Un des mousses (nous en avions deux),

impressionné par le caractère surnaturel de la scène, se mit à pleurer à rendre l'âme. On l'entendait sangloter quelque part dans l'ombre.

« Le troisième jour, la tempête tomba et, bientôt, un remorqueur du Nord nous prit en charge. Il nous fallut seize jours en tout pour atteindre la Tyne¹ depuis Londres. Quand nous entrâmes dans le bassin, nous avions passé notre tour de chargement et on nous hala jusqu'à une file de bateaux où nous restâmes relégués un mois. Mme Beard (le capitaine s'appelait Beard) vint de Colchester² voir le vieux. Elle s'installa à bord. L'équipage volant était parti, et il ne restait que les officiers, un mousse et le cambusier, mulâtre qui répondait au nom d'Abraham. Mme Beard était une vieille femme au visage tout parcheminé et vermeil comme une pomme d'hiver, avec une silhouette de jeune fille. Elle me surprit une fois à coudre un bouton et insista pour que je lui donne mes chemises à raccommoder. Cela me changeait des épouses des capitaines que j'avais connues à bord des clippers d'élite. Quand je lui eus apporté les chemises, elle me dit : "Et les chaussettes ? Elles ont besoin d'être reprises, j'en suis sûre, et les affaires de John — du capitaine Beard — sont toutes en état maintenant. Je serais contente d'avoir quelque chose à faire." Ah ! la brave vieille ! Elle passa en revue tout mon paquetage et, entre-temps, je lus pour la première fois *Sartor Resartus* et *La Chevauchée vers Khiva*³ de Burnaby. Je ne compris pas grand-chose alors au premier de ces livres, mais je me souviens que je préfèrai le soldat au philosophe à l'époque, préférence que la vie n'a fait que confirmer. L'un était un homme, et l'autre était ou bien plus — ou bien moins. Quoi qu'il en soit, ils sont morts⁴ tous les deux, Mme Beard aussi est morte : la jeunesse, la force, le génie, les pensées, les exploits, les cœurs simples — tout meurt... Qu'importe.

« On finit par charger notre cargaison. Nous embarquâmes un équipage. Huit matelots et deux mousses. Nous nous déhalâmes un soir sur les bouées aux portes du bassin, prêts à sortir, et avec toutes les chances de commencer la traversée le lendemain. Mme Beard devait repartir par un train de nuit. Une fois le bateau amarré, nous allâmes prendre le thé. Nous restâmes plutôt silencieux pendant toute la collation — Mahon, le

vieux couple et moi. Je fus le premier à avoir fini et je m'éclipsai pour fumer une pipe, ma cabine étant située dans un rouf tout contre la dunette. La marée était haute, il ventait frais avec de la bruine. Les deux portes du bassin étaient ouvertes, et les charbonniers entraient et sortaient, leurs feux flamboyant dans l'obscurité, dans le bouillonnement des hélices, le cliquetis des treuils et les multiples appels lancés du bout des jetées. Je regardais la procession des feux de tête de mât qui glissaient en l'air et des feux verts qui glissaient au-dessous dans la nuit, lorsque, soudain, une lueur rouge jaillit devant moi, disparut, réapparut et demeura visible. L'avant d'un vapeur se profila menaçant tout près de nous. D'en haut, je criai vers la cabine : "Montez vite !", puis j'entendis une voix effrayée disant loin dans le noir : "Stoppez les machines, capitaine." Une cloche tinta. Une autre voix lança l'avertissement : "Nous allons droit dans ce trois-mâts, capitaine." Un "Ça va" bougon y répondit et ce qu'on entendit ensuite fut un fracas énorme lorsque le vapeur nous aborda lourdement de sa joue bâbord à la hauteur du gréement de misaine. Il y eut un instant de confusion, des clameurs, une débandade. La vapeur grondait. Puis on entendit quelqu'un dire : "Clair devant¹, capitaine". "... Est-ce que tout va bien ?" demanda la voix bourrue. J'avais fait un bond en avant pour voir l'avarie et je criai en réponse : "Je crois." "En arrière, lente", dit la voix bourrue. Une cloche tinta. "Qu'est-ce que c'est que ce vapeur ?" glapit Mahon. Il n'était déjà plus pour nous qu'une masse sombre qui manœuvrait à quelque distance. Ils nous crièrent un nom — un nom de femme, Miranda ou Melissa — ou quelque chose de ce genre. "Ça veut dire qu'on va rester encore un mois dans ce sale trou", me dit Mahon, tandis que nous examinions au fanal les pavois éclatés et les bras de vergues² arrachés. "Mais où est le capitaine ?"

« Nous ne l'avions ni vu ni entendu pendant tout ce temps-là. Nous allâmes voir à l'arrière. Une voix plaintive s'éleva, nous hélant quelque part au milieu du bassin : "Ohé de la *Judée* !" ... Comment diable s'était-il fourré là ? ... Nous répondîmes "Ohé !" "Je dérive dans notre canot sans avirons", cria-t-il. Un passeur attardé nous offrit ses services, et Mahon conclut un marché avec lui, lui proposant une demi-couronne³ pour remorquer no-

tre capitaine jusqu'à notre bord. C'est Mme Beard qui monta l'échelle la première. Il y avait près d'une heure qu'ils dérivait dans le bassin sous cette bruine froide. Je n'ai jamais été aussi étonné de ma vie.

« Il apparaît que lorsqu'il m'avait entendu crier "Montez" il avait immédiatement compris la situation, avait empoigné sa femme, s'était précipité sur le pont qu'il avait traversé en courant pour sauter dans notre chaloupe amarrée à l'échelle. Pas mal pour un sexagénaire. Imaginez un peu ce brave vieux sauvant en héros, en la tenant à bras-le-corps, cette bonne vieille, la femme de sa vie. Il l'avait déposée sur un banc de nage¹, prêt à remonter à bord, lorsque, pour une raison ou pour une autre, l'amarre fila, et les voilà partis tous deux à la dérive. Naturellement, dans tout ce remue-ménage, nous ne l'avions pas entendu crier. Il avait l'air confus. Elle dit d'un ton enjoué : "Je suppose que cela n'a plus d'importance que je manque le train maintenant ? — Non, Jenny — descends donc te réchauffer", grommela-t-il. Puis se tournant vers nous : "Un marin n'a que faire d'une épouse — croyez-moi. Et moi qui n'étais pas à bord. Enfin, il n'y a pas de mal cette fois-ci. Allons jeter un coup d'œil sur ce qu'a démoli cet idiot de vapeur."

« Ce n'était pas bien grave, mais cela nous retarda de trois semaines. Ce délai écoulé, comme le capitaine était occupé avec ses agents maritimes, j'accompagnai Mme Beard à la gare, lui portant son sac, et je l'installai bien à l'aise dans un wagon de troisième classe. Elle baissa la vitre pour me dire : "Vous êtes un brave garçon. Si vous voyez John — je veux dire, le capitaine Beard — sans son cache-nez le soir, rappelez-lui de ma part de bien se couvrir la gorge. — Certainement, madame Beard, lui dis-je. — Vous êtes un brave garçon ; j'ai remarqué combien vous étiez attentionné pour John... pour le capitaine..." Le train s'ébranla soudain. Je saluai la vieille femme : je ne l'ai plus jamais revue... Passez-moi la bouteille.

« Nous prîmes la mer le lendemain. Il y avait déjà trois mois que nous étions sortis du port de Londres lorsque nous appareillâmes ainsi pour Bangkok. Nous avions pensé mettre une quinzaine de jours au maximum.

« Nous étions en janvier, et il faisait un temps splendi-

de — ce splendide temps ensoleillé qui, en hiver, a plus de charme qu'en été, parce qu'il est inattendu et vivifiant, et que l'on sait qu'il ne va pas, qu'il ne peut pas durer longtemps. C'est comme une aubaine, c'est comme un bienfait du ciel, un coup de chance inespéré.

« Cela dura tout le temps que nous descendîmes la mer du Nord, puis la Manche. Cela dura jusqu'à trois cents milles environ à l'ouest des feux du cap Lizard¹ : c'est alors que le vent vira au suroît et commença son concert. En l'espace de deux jours, ce fut le coup de vent. La *Judée*, à la cape², se vautrait dans l'Atlantique comme une vieille caisse à bougies. Le vent souffla jour après jour : il soufflait avec rage, sans relâche, sans merci, sans répit. Le monde n'était plus qu'une immensité d'énormes vagues écumantes qui déferlaient sur nous sous un ciel si bas qu'on aurait pu le toucher de la main et sale comme un plafond enfumé. Dans la zone de tempête qui nous cernait, il y avait autant d'embruns qui volaient que d'air. Jour après jour, nuit après nuit, il n'y avait autour du bateau que le mugissement du vent, le tumulte de la mer, le bruit de l'eau qui se déversait sur le pont. Point de répit pour le bateau ni pour nous. Il était ballotté dans tous les sens, il tanguait, il se plantait sur son nez, il s'asseyait sur son cul, il roulait, il gémissait. Il nous fallait tenir bon lorsque nous étions sur le pont, et nous agripper à nos couchettes lorsque nous étions en bas, dans un effort physique et une tension mentale de tous les instants.

« Une nuit, Mahon m'interpella par la lucarne de ma cabine. Elle donnait directement sur ma couchette. J'étais allongé tout éveillé, tout chaussé, ayant l'impression de ne pas avoir dormi depuis des années, et d'en être incapable même si j'essayais. Il me dit d'un ton surexcité :

« “Tu as la sonde de pompe³ là-dedans, Marlow ? Je n'arrive pas à amorcer. Nom de Dieu, c'est pas un jeu d'enfant.”

« Je lui donnai la sonde et m'allongeai de nouveau, essayant de penser à divers sujets — mais je ne pensais qu'aux pompes. Quand je montai sur le pont, les hommes y travaillaient toujours et ma bordée vint les relever aux pompes. À la lueur du fanal apporté sur le pont pour examiner la sonde, j'entrevis leur visage grave et

LE MIROIR DE LA MER

<i>Notice</i>	1421
<i>Note sur le texte</i>	1449
<i>Sources documentaires</i>	1451
<i>Notes</i>	1452

<i>Répertoire des notes concernant le vocabulaire de la mer</i>	1495
---	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

JEUNESSE

AU CŒUR DES TÉNÈBRES

AU BOUT DU ROULEAU

TYPHON

FALK

AMY FOSTER

POUR DEMAIN

NOSTROMO

LE MIROIR DE LA MER

Introduction par Sylèvre Monod

Notices et notes

*Répertoire de notes
concernant le vocabulaire de la mer*